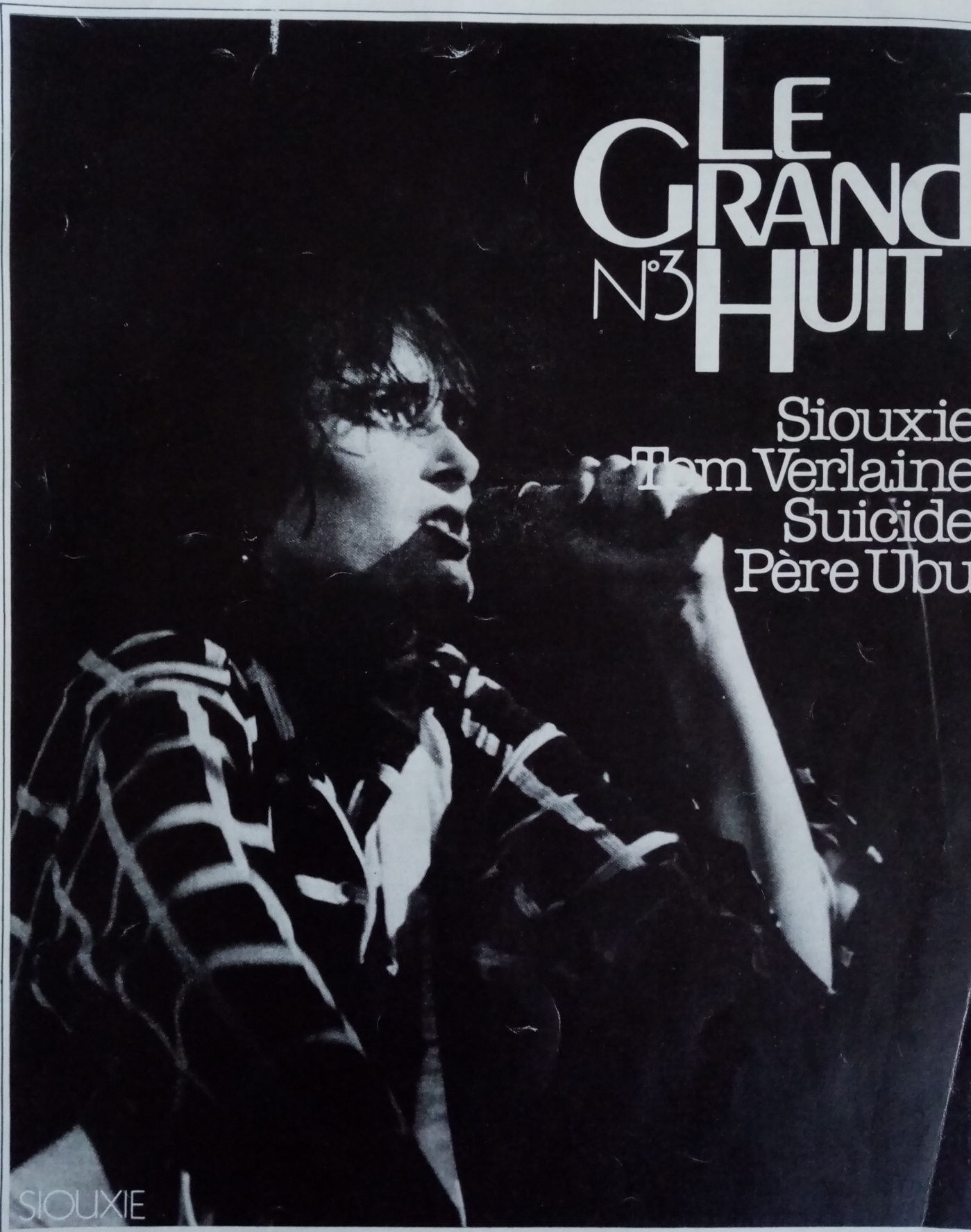




LE GRAND N°3 HUIT

Siouxsie
Tom Verlaine
Suicide
Père Ubu

SILOUXIE

10 Francs



PERE UBU

INTERVIEW

David Thomas nous reçoit dans sa chambre d'hôtel, une chambre minuscule au plafond bas et aux volets tirés, entièrement tapissée d'un papier à fleurs mauves et vertes. Un décor étouffant auquel il ne semble cependant prêter aucune attention. Assis en tailleur sur le lit, habillé d'une chemise nylon, d'un pantalon sans forme et de chaussettes gris bleu, le chanteur de «Père Ubu» évoque plus l'Orson Welles de «Citizen Kane», dont il a la puissance tranquille et la démesure souterraine, que le personnage assez grotesque d'Alfred Jarry. Il écoute les questions la tête enfouie dans les épaules, jette des regards furtifs entre des paupières fatiguées, toujours à demi closes, cherche longuement ses mots et ponctue ses réponses de «you know» innombrables. Manifestement, il n'apprécie guère les obligations du star system. Et puis nous sommes les troisièmes en deux heures à l'interviewer. Nous l'assurons que nous serons brefs. Scott Krauss, le batteur, visage angélique encadré de longues boucles blondes, assiste à l'entretien. Mais c'est David Thomas qui répondra le plus souvent à nos questions.

GH - Vous habitez je crois à Cleveland ?
PU - Oui, on y est en fait tous nés.

GH - Pourquoi y restez-vous ? Ce n'est pas une ville spécialement attirante...

PU - (rires) Non, c'est le moins que l'on puisse dire. D'ailleurs Cleveland est une ville en train de mourir. Enfin, c'est ce que tout le monde dit. Mais, à force, c'en est presque devenu une plaisanterie, car tous les habitants de Cleveland n'arrêtaient pas de se plaindre et de noircir le tableau. C'est à se demander pourquoi ils y restent tous. Plus fondamentalement, Cleveland est une immense ville-usine, un point c'est tout. Pour un jeune qui ne fait pas de musique ou d'art, il n'y a rien à faire d'autre que de s'en aller. La difficulté à Cleveland, c'est qu'il n'y a pas d'échappatoire ou de débouché pour tout ce qui sort de l'ordinaire des médias, comme ça peut être le cas à New-York par exemple.

GH - Qu'est-ce que vous faisiez avant le rock ? Et pourquoi cette forme d'expression plutôt que l'écriture ou le

cinéma ?

PU - Avant, rien ou presque rien. Le collège, puis quelques articles dans un journal local, quelques mois dans une boutique de disques du centre de Cleveland. Autant dire rien. Je ne connais pas vraiment les autres formes d'expression. Le rock est certainement plus direct. Et puis... (il cherche désespérément ses mots, considère sous tous ses angles le Big Mac, qu'on vient de lui apporter, en avale enfin une énorme bouchée avec un «Humph» de voracité. Ce sera là sa réponse).

GH - Quand on écoute vos disques et que l'on regarde les pochettes, on est frappé par la présence obsédante du monde industriel.

PU - (Scott Krauss répond) Oui, fondamentalement je ne pense pas que les membres du groupe aient envie de chanter des chansons d'amour. Ni même de parler d'arbres et de petits oiseaux... (David Thomas reprend la parole) Il faut dire qu'à Cleveland il n'y en a plus beaucoup. Et puis, je pense qu'une aciérie, c'est aussi beau qu'une sculpture ou un machin comme ça. En tout cas, ça ressemble plus à la réalité. Cela dit, le côté industriel a été un peu trop mis en avant en ce qui nous concerne. Ça existe, mais ça n'est jamais qu'une partie de l'environnement. C'est précisément ce qu'on a essayé de dire avec «Dub Housing», notre nouveau album. On ne veut plus chanter seulement les terrains vagues industriels.

GH - Pour revenir aux chansons d'amour, votre musique n'est guère sensuelle. Elle évoque plutôt un monde sans sexe. C'est un choix ?

PU - Oui, en quelque sorte. C'est aussi une façon de se situer par rapport aux autres groupes. Toute la rock musique se vautre dans le sexe. Ce n'est pas absent chez nous, mais ce n'est jamais qu'un élément de la vie. Et puis à ce sujet, les chanteurs de rock ont la même expérience que le public...

GH - Est-ce que vous pensez vraiment que la vie pue, comme vous le chantez (Life stinks) ?

PU - (Scott Krauss répond) Non, c'était surtout une plaisanterie. Et puis, si on ne l'avait pas fait, personne ne l'aurait osé. (David Thomas à nouveau) Plaisanterie, c'est pas vraiment le mot. C'est plutôt de l'humour. Ceci dit,

parfois c'est vrai que la vie pue, mais seulement en de très courts instants.

GH - Quelle musique écoutez-vous ?
PU - Tout, mais surtout des enregistrements de concerts. Car, c'est en concert que les groupes existent vraiment. Et puis j'aime aussi tout simplement le bruit. Par exemple, écouter les feedbacks à la radio, quand on la met entre deux stations, le chevauchement des musiques provenant de plusieurs stations. (Scott Krauss prend la parole) De toute façon, je ne pense pas qu'on ait été influencé par d'autres musiciens, même si on les écoute.

GH - Même Captain Beefheart, dont on dit qu'il vous ressemble beaucoup ?
PU - Je sais, tout le monde dit cela. Et j'ai du mal à le comprendre. Bien sûr, on a tous les deux des voix éraillées, mais franchement je ne vois pas ce qui peut nous rapprocher d'autre. Cela dit, j'aime beaucoup Beefheart et je prends cette référence pour un compliment.

GH - Est-ce que vous avez lu 1984 ? Car en écoutant votre musique on pense un peu au cauchemar d'Orwell...

PU - Vraiment ! Même Dub Housing... Enfin, je ne peux pas en juger. Pour moi, 1984 n'est guère prophétique. C'est plus une satire de l'Angleterre d'après-guerre qu'une véritable prédiction du futur. De toute façon, personne ne peut dire comment sera 1984. Mais je crois qu'on va s'amuser. J'entend d'ici les commentaires : «J'ai vécu en 1984», «1984 est déjà là» etc... (rires) Je pense seulement qu'il y a des évolutions qui sont déjà faites : La création d'une réalité inventée de toutes pièces par les médias, le contrôle de leur utilisation, etc..., et qu'il n'y a rien à faire contre tout cela.

GH - Même au point de vue politique ?
PU - Non. Il n'y a pas de solution politique à quelque niveau que ce soit, pas de solution sociale non plus.

GH - Pas de «Final Solution», alors !
(rires)

PU - Non plus. Toute la politique est également absurde. Bien sûr, un régime démocratique est meilleur en surface qu'un régime fasciste, mais c'est tout. La politique, c'est un homme ou un système qui prend en charge les individus. Et cela quels que soient cet homme et ce système. C'est-à-dire qu'à quelques différences superficielles près, c'est du pareil au même.

GH - Ce que vous dites ressemble beaucoup au credo des Libertariens, ce nouveau groupe politique américain...

PU - Oui, mais c'est des intellectuels. Moi, je dis simplement que la politique est une perte de temps. C'est une idée païenne, au fond.

GH - Cependant, vous avez un rôle politique, quand vous faites des concerts ?
PU - Comment cela ?

GH - C'est quand même une relation de pouvoir avec le public, non ?
PU - (David Thomas s'enflamme et martelle ses mots) Ce n'est une relation de pouvoir que si le public est assez stupide pour l'accepter. Ce que vous

décrivez, c'est le système musical actuel, le résultat du culte de la personnalité, quand des gens viennent voir des artistes s'exhiber et en veulent à tout prix pour leur argent et que ce groupe attend en retour des applaudissements, une sorte de plebicite. C'est cela justement qu'on voudrait éviter. Pour nous, il faudrait garder aux concerts leur rôle de rencontres sociales.

GH - Et comment sortir de cette sorte de relation de prostitution ?

PU - Ce n'est pas évident, mais je crois que ça passe par l'abandon du principe du leadership, tant à l'intérieur du groupe que face au public. C'est pourquoi nous tenons tant à la scène. Un concert réussi, c'est précisément quand arrive à naître une véritable identité de groupe, au-dessus des individus.

Propos recueillis par
Patrice Bollon et Jacques Villecroze

DELEND POLIS

Black and white rock

L'atmosphère des clubs à New-York, la salle est petite, il n'y a pas de scène. Rock, car il y a toute une tradition, la violence, les kids : émettre des contre-signaux. Crachements métalliques. Sifflement du larsen. Voix rauque, le chanteur en blanc, baré de graffitis «Guerillas - DDP» (De la Destruction Pure, comme on dit DDT). L'intro à la basse. One two three four. Punk-rock, sur le background répétitif. «Détruire, détruire, détruire» Brigade Ross/RAF. La parole comme crash. Les loubards du Rex sont tous là, avec les casques nazis, les vestes de cuir cloutées - déjà à moitié bourrées. La violence. L'énergie. Le speed. Revenir à l'élémentaire, au primaire. Il faut aggraver pour en finir, «guérilla urbaine». Overdose d'éther, on crache le sang. Se détruire. «Nous sommes des losers». «On se fingue à portée de temps». On commute, on déconnecte. Heavy metal. Jeu mindrai-cervical.

Autour du chanteur, danses mi-érotiques, mi-provocatrices, danses autour du phallus métallique. Pogo, un type mime l'orgasme, en se branlant, sur le même rythme que le chanteur. La bière gicle vers le plafond. Fumée et martèlement sur le plancher. A un loubard qui le serre de trop, aque la mère aille se faire enculer. Bousculade. Début de bagarre, on s'interpose.

Actuellement, les 2 seuls lieux vivants, «lives», sont la scène et l'écriture. Métal-chair, état d'urgence. Le rock comme fin de l'art privé. «Guérilla sexuelle dans les jungle amphotaminées». Énergie physique et cérébrale.

Le bassiste a bu trop de cannettes de bière. Rythme plus lourd, plus fatigué, comme la courbure d'un ventre de femme plus touché (photo de Hamel par molins). Tous jours le refrain rauque. «Chick City, détruire, détruire». Le car de flux est dans la rue, avec sa lampe bleue géométrique. Un dernier morceau, un dernier riff. Le chanteur est porté en triomphe par le mec qui l'a bousculé. Naissance d'un groupe.

Jacques Dangy